Document generated on 06/03/2025 2:32 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

L’art du peuple

Xavier Inchauspé

Number 159 (2), 2016

URI: https://id.erudit.org/iderudit/81802ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Inchauspé, X. (2016). L’art du peuple. *Jeu*, (159), 60–63.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2016

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'art du peuple

Rencontre avec Quincy Armorer, directeur artistique du Black Theatre Workshop, dont la prise de parole au dernier congrès du Conseil québécois du théâtre en a galvanisé plus d'un.

Xavier Inchauspé

« Just do it ! ». Fais-le, tout simplement. Quand Quincy Armorer, directeur artistique du Black Theatre Workshop (BTW), a prononcé cette phrase au congrès sur la diversité organisé par le Conseil québécois du théâtre (CQT) à l'automne dernier, il résumait toutes les prises de parole de l'événement. « Ça m'a dépassé. Je ne pensais pas que ça aurait cet effet-là. Mais, rapidement, les participants m'ont renvoyé ce "*Just do it !*" tout au long du congrès. »

C'est un appel à la fois au réveil collectif et à l'action individuelle. Quelque chose comme la version contemporaine d'un *« Today, it's time to stop singing and start swinging*[1]*»*, qui s'adresserait à tous. On a assez parlé, c'est le temps de bouger. « Ca me fait toujours un peu peur ce genre d'événement. On s'exprime, on s'écoute, on se donne des tapes dans le dos et, à la fin, on retourne chacun chez soi. Bah…le CQT va s'en occuper ! Mais rien ne change. »

Le ton est donné et, durant toute notre conversation, jamais la question du « pourquoi » favoriser la diversité ni celle du « comment » ne seront abordées. *Just do it !* Son diagnostic est clair : la diversité sur les scènes québécoises est encore trop faible. C'est sur tous les plans qu'il faut favoriser le mélange des genres, des origines, des cultures : de l'admission dans les écoles de théâtre à la direction des grandes institutions. « Il ne s'agit pas d'imposer des quotas. Je déteste vraiment cette idée. Mais il faut une réelle prise de conscience. Est-ce que cette diversité vous importe, oui ou non ? Si oui, c'est le temps d'agir. »

L'allocution de Quincy Armorer au CQT était trop courte, et je voulais qu'il m'en dise davantage. Au moment où je le rencontre, j'ai toujours en tête l'affaire du *blackface* au Rideau Vert, qui l'avait choqué autant que moi, mais le #OscarsSoWhite n'a pas encore fait surface, pas plus que les sorties de Louis Morissette ou de Denis Côté pour la défense d'une bien ethnocentrique « liberté créatrice », tous deux incapables de mesurer la position privilégiée qu'ils occupent dans la société. Je me risque à lui lancer la question :

« – Tu n'as pas l'impression que, depuis quelques années, les choses sont en train de changer ? Qu'on voit plus de spectacles qui traitent de l'identité, qui présentent des réalités sociales ou des horizons culturels différents ?

– Peut-être, me répond-t-il après un long temps de réflexion. Mais ça ne va pas assez vite, pas assez loin. Tu connais la Fondation Cole ? Sans elle, je me demande parfois où on en serait. Si, un jour, elle met la clé sous la porte, on aura la réponse.

1. « Si au XX[e] siècle vous faites encore des marches en chantant *We Shall Overcome*, c'est que le gouvernement vous a laissés tomber. D'ailleurs, c'est en partie votre problème : vous chantez trop ! Aujourd'hui, le temps est venu d'arrêter de chanter et de commencer à danser ». Phrase tirée du célèbre discours de Malcolm X, *The Ballot or the Bullet*, 4 avril 1964 (je traduis).

Quincy Armorer. © Neil Napier

– Sans incitatif financier, tu penses qu'on en serait encore au même point qu'il y a 10 ans ?

– Je te l'ai déjà dit. Je suis un pessimiste qui garde espoir ! »

Depuis sept ans, la Fondation Cole remet presque 300 000 $ annuellement à des compagnies de théâtre à travers son projet « Conversation interculturelles » pour la traduction d'œuvres ou la production de spectacles. Elle n'est pas la seule à mettre à l'avant-plan cette notion de diversité. Le Conseil des arts de Montréal en a fait une de ses priorités, comme bon nombre de corporations privées. Mais, pour Quincy Armorer, les idées préconçues sont tenaces. Monter l'œuvre d'une auteure noire, par exemple, est le plus souvent associé à la prise d'un important risque financier. Dans un milieu aussi précaire que le théâtre, sans argent supplémentaire pour pallier les risques, la situation ne pourrait que se dégrader.

QUELLE « *BLACK COMMUNITY* » ?

« Cette diversité, dit-il, je ne l'espère pas juste pour les autres. Je la souhaite aussi pour le BTW. D'ailleurs, je ne cherche pas à mettre en scène et à rejoindre *la* communauté noire. Il n'y a que *des* communautés noires. Le BTW a été fondé comme extension du club social de la communauté trinidadienne. Quarante-cinq ans plus tard, on embrasse plus large, que les racines soient haïtiennes, caribéennes ou africaines. » Le programme de mentorat pour les jeunes artistes orchestré par le BTW est ouvert à tous. Si, l'an dernier, les trois créations de la compagnie étaient signées par des hommes, il allait de soi pour lui que cette saison devait être bâtie autour des textes de trois femmes. Quincy Armorer prépare aussi un spectacle autour de la communauté haïtienne montréalaise, joué en alternance en français et en anglais, et il me dit être à la recherche, depuis quelque temps déjà, d'un projet qui donnerait la parole à un auteur dramatique issu de la communauté LGBT. Il est conscient du risque : « Une partie de notre public ne nous suivra peut-être pas dans cette réflexion-là. Tant pis. Pour moi, c'est important. »

Plus Quincy Armorer me présente la vision artistique qu'il a pour le BTW, plus je repense à cette distinction conceptuelle que j'ai déjà essayé de formuler entre un théâtre engagé et un théâtre engageant. Si les deux vont souvent de pair, le premier évoque davantage, pour moi, une prise de position sociale ou politique des créateurs. Le second fait plutôt référence au lien qu'on espère créer avec le spectateur. Est-ce que toutes les créations du BTW doivent d'une manière ou d'une autre parler de ce que c'est que d'être noir ? La question est justement au cœur de sa vision : proposer des spectacles créés et joués par des artistes noirs canadiens. Il n'est pas nécessaire que chaque création traite de ce que ça signifie ou ça représente d'être noir. C'est toute la différence entre des

Harlem Duet de Djanet Sears, mis en scène par Mike Payette (Black Theatre Workshop, 2012). Sur la photo : Lucinda Davis et Dave LaPommeray. © Andrée Lanthier

spectacles *about being black* et *about black people* : « Toutes nos créations relèvent de la deuxième catégorie, seulement certaines relèvent de la première aussi. »

« On fera toujours des spectacles qui racontent les luttes, la discrimination, le passé esclavagiste, mais pas tous. Évidemment, dès qu'une autre compagnie monte une pièce qui parle de l'esclavage, des journalistes et des spectateurs nous le remettent sous le nez : "Hey, le BTW, prenez-en de la graine ! Eux, ils parlent d'esclavagisme, pas vous ?" Ça m'énerve. Pourquoi on ne pourrait pas monter une comédie, par exemple ? Les Noirs n'ont pas le droit de rire ? Serait-on condamnés à ne raconter que les souffrances des peuples noirs ? Pas pour moi. »

D'un spectacle à l'autre, certaines communautés noires sont plus rejointes que d'autres, forcément : « Mais on a une base qui nous est très fidèle. C'est extraordinaire et rare pour une compagnie itinérante qui n'est pas associée à un lieu en particulier. » Il estime que son public se compose en général à moitié de Noirs et à moitié de Blancs et d'autres. « Je sais qu'il y a une partie de notre public qui nous est presque *trop* fidèle et qui ne va au théâtre que pour voir les spectacles du BTW. Je le regrette, bien sûr. J'aimerais bien qu'ils aillent en voir d'autres aussi. Mais c'est tout de même révélateur de quelque chose. » Ils se reconnaissent au BTW plus qu'ailleurs.

TANT D'HISTOIRES À RACONTER

Mon anglais commence à fatiguer, et voilà que je me perds dans une trop longue question. À dire vrai, je m'y noie volontairement. Je m'apprête à lui demander si ce n'est pas une arme à double tranchant d'avoir dans notre paysage théâtral un BTW. Un effet pervers de sa présence serait-il de permettre aux autres compagnies de se dédouaner et de monter peu d'auteurs noirs ? « Bah, la diversité sur les scènes québécoises… le BTW va s'en occuper ! » Mais je me rends bien compte que cette question est stupide. C'est poser le problème à l'envers. Je patauge. Heureusement, il vient à ma rescousse : « C'est quoi la question ? Est-ce que le BTW a toujours sa raison d'être ? C'est évident. Est-ce que je souhaite qu'un jour il la perde ? Idéalement, je te dirais oui. Mais de toute façon, on n'y est pas encore. La route sera longue. »

Puis il se ravise : « Il restera toujours autant d'histoires à raconter. » Et c'est paradoxalement (ou justement ?) une histoire sur l'incommunicabilité qu'il a mis en scène au MAI (Montréal, arts interculturels) en avril dernier, alors que *She Said/He Said* d'Anne-Marie Woods traite du dialogue de sourds qu'entretiennent parfois les femmes et les hommes noirs. Comment pourrait-on épuiser de tels thèmes ?

Passé par le Festival de Stratford puis par le St. Lawrence Shakespeare Festival, Quincy Armorer a de toute évidence retenu cette vérité toute shakespearienne. « Le théâtre, c'est l'art du peuple ! » Fait par le peuple et pour le peuple. « Le changement social doit d'abord venir des artistes. Ça ne peut commencer que là. Les gouvernements, les grandes corporations, tous ceux-là, ils sont loin de nous, loin du peuple. » Il prend un temps et me pose cette question qui n'attend pas de réponse : « Alors, si nous, nous ne faisons rien, qui le fera ? » ●

Xavier Inchauspé est docteur en philosophie, avocat et directeur administratif de la compagnie Sibyllines.

Sal Capone: The Lamentable Tragedy of de Omari Newton, mis en scène par Diane Roberts (Black Theatre Workshop, 2013). Sur la photo : Letitia Brookes et Tristan D. Lalla. © Andrée Lanthier